

d'orgueil et d'hommes d'armes, frémissantes de vieilles jalousies et de vieilles rancunes, ensanglantées par les vengeances accomplies : Pardonnez ceux qui vous offensent.

Il dit aux nobles et aux riches qui jouissent et qui écrasent, au pauvre qui se redresse, sourdement envieux d'écraser lui aussi : Heureux les pauvres de cœur.

C'est tout ce qu'il dit.

Mais cette voix n'est qu'un murmure perdu dans l'immense clameur que répète sans cesse un siècle d'égoïsme et de cupidité !

—Acquérir, acquérir encore—gagner l'or qui *répond à tout* et pour cela écraser, écraser encore, et puis, dominer, régner, être maître !

Et François redit encore sa simple et douce parole, qui résume sa vie : Donner, donner encore, jusqu'à se donner soi-même !

Et c'est lui qui a le dernier mot.

Il a fallu que cette société du moyen âge, avide de jouissances et par là-même si terrible dans ses emportements, descendît des hauteurs de son orgueil où elle menait sa vie de sauvage indépendance, qu'elle vînt s'agenouiller, domptée, aux pieds du pauvre d'Assise, et comme le loup de Gubbio, déposer, dans la main douce du saint, sa main meurtrière—en signe de paix.

Ce qui fait la force et la permanence d'un pacte, c'est l'échange entre les parties. Ici, l'échange se fait entre un siècle et un homme. Mais, cet homme est encore là, et ce siècle pourrait naître—et le pacte se renouveler.

*A qui promet le renoncement, François promet la liberté.*

Lorsque l'amour de la croix eût embrasé le cœur de St-François d'Assise, il n'eût plus de repos qu'il ne se fût dépouillé publiquement des vêtements de sa condition pour se revêtir des haillons d'un mendiant. Les premiers qui le virent, pauvre, exténué, le visage amaigri, les pieds nus, traverser ces rues d'Assise qu'il éblouissait jadis de l'éclat de sa jeunesse et de son luxe, pensaient qu'il était devenu insensé.

Quelques uns, seulement, en déposant une aumône dans cette main qui jadis jetait l'or sans compter, réflé-